

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraisant tous les mois, par livraison de 22 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montréal, aux Bureaux No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Québec, chez M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Éducation.

Industrie.

Progrès.

PARAISANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT (Payable d'avance.)

Table with subscription rates for different durations and types of publications.

PRIX DES ANNONCES.

Table with advertising rates for various sizes and placements.

FICILETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LE PISTOLET ANGLAIS.

Quoique cette année ait été pluvieuse et l'automne mêlé d'orages, les chasseurs n'en ont pas moins battu les plaines et les bois...

— La temps est superbe pour l'arrêt, lui disait M. de Lancy : allez tuer des perdrix, Alfred ; mon chef compte sur vous pour le rôti.

— Permettez-moi de ne pas sortir ce matin, monsieur le marquis, répondait Alfred, et veuillez souffrir ma compagnie ; votre chef s'entend trop bien avec le garde-chasse pour que nous manquions de rôti.

— Avec vous ? dit Alfred, vous connaissez ces gens-là ?

— Hélas ! oui, répondit le marquis, ces gens-là, dont la manière de voir me fait aujourd'hui horreur, étaient alors mes compagnons d'exil et mes amis.

— Je ne puis que déplorer, dis-je à cet homme, la part qu'ont pris Limoulan et Saint-Réjand, tuer Bonaparte, se débarrasser de l'usurpateur, rien de mieux ; mais détruire nos rois, braver des Français sous les débris de leur maison, voilà ce que je ne puis pardonner à ces messieurs, voilà ce qui me révolte et m'indigne.

— Mon indignation n'obtint qu'un sourire de pitié ; j'ajoutai alors :

par son domestique, et, quand il fut seul avec son jeune ami, quand les portes furent closes et que nul importun ne put venir les troubler, le vieux marquis commença :

— Vous savez, mon ami, dit-il, que je descends d'une famille distinguée, mais peu riche ; j'étais il y a cinquante ans bon gentilhomme et l'héritier futur d'une terre qui devait me donner à peine de quoi vivre.

En 1800, j'étais à Londres, émigré, et j'avais vingt-six ans. Comme tous mes compagnons d'exil, je nourrissais une haine profonde contre le gouvernement français.

En 1800, j'étais à Londres, émigré, et j'avais vingt-six ans. Comme tous mes compagnons d'exil, je nourrissais une haine profonde contre le gouvernement français.

— Cette chose m'étonna, sans néanmoins me désabuser ; on avait oublié les Bourbons, personne ne se les rappelait, ou du moins personne n'en avait l'air.

— Mon projet était aussi simple qu'il me paraissait facile à exécuter ; je n'avais ni confident ni complices, et je me rendais à l'Opéra seul.

— Voilà la vie que j'ai menée pendant trois mois à Paris : le matin chez moi, seul, livré aux soins de mon petit domestique anglais John, à quatre heures d'arrêt chez Legacque, et le soir au balcon de l'Opéra.

— Une fois à l'Opéra, assis à ma place, mes regards se portaient naturellement sur la loge vide du premier consul, et je me représentais la scène qui suivrait mon attentat ; je me voyais tirant de ma poche ce petit pistolet de Menton, j'entendais le bruit sec que faisait la batterie quand j'aurais jettatois le bras, le coup partait, et Bonaparte tombait sanglant dans le fond de sa loge.

— Voilà, continua M. de Lancy, voilà, mon cher Alfred, comment je pensais en 1800, et j'exprimai cette opinion devant un homme habile à animer mon courage et à exploiter ma vanité.

— Cela vous serait bien facile, me dit mon compagnon, à vous, dont l'adresse est si excessive, qu'avec un pistolet vous tirez les hirondelles au vol et qu'à cent pas vous enlèvez le bouchon d'une bouteille, ou partagez une balle sur la lame d'un couteau.

— Cette conversation avait lieu dans une des meilleures tavernes de Londres ; quelques émissaires survinrent, et mon compagnon leur parla de ce que je venais de dire comme d'un projet arrêté de tuer Bonaparte.

— Je quittai mes amis, décidé à accomplir ce coup hardi, à tenter ce que j'appellais un duel avec Bonaparte.

— Une chose m'étonna, sans néanmoins me désabuser ; on avait oublié les Bourbons, personne ne se les rappelait, ou du moins personne n'en avait l'air.

— Mon projet était aussi simple qu'il me paraissait facile à exécuter ; je n'avais ni confident ni complices, et je me rendais à l'Opéra seul.

— Voilà la vie que j'ai menée pendant trois mois à Paris : le matin chez moi, seul, livré aux soins de mon petit domestique anglais John, à quatre heures d'arrêt chez Legacque, et le soir au balcon de l'Opéra.

— Une fois à l'Opéra, assis à ma place, mes regards se portaient naturellement sur la loge vide du premier consul, et je me représentais la scène qui suivrait mon attentat ; je me voyais tirant de ma poche ce petit pistolet de Menton, j'entendais le bruit sec que faisait la batterie quand j'aurais jettatois le bras, le coup partait, et Bonaparte tombait sanglant dans le fond de sa loge.

— Voilà, continua M. de Lancy, voilà, mon cher Alfred, comment je pensais en 1800, et j'exprimai cette opinion devant un homme habile à animer mon courage et à exploiter ma vanité.

— Je regardai ce jeune homme ; il avait une figure commune, était mis avec richesse, mais peu de goût ; et, quoiqu'il affectât beaucoup de sang-froid, son agitation se décelait malgré lui dans ses regards.

— Oh ! de peu de chose, monsieur.

— Mais encore ?

— Au foyer, monsieur, si vous le voulez bien.

— Et je suivis cet inconnu avec une palpitation de cœur dont je ne fus pas maître.

— Je viens vous prier de vouloir bien quitter la place que vous occupez à l'Opéra et d'en prendre une autre.

— Vous refusez, monsieur ?

— Demandez-moi tout autre chose, je serai ravi de vous être agréable.

— C'est votre dernier mot ?

— Parole d'honneur, vous m'obligerez de ne pas insister.

— Alors, monsieur, me dit ce jeune homme, vous ne refusez pas de vous battre avec moi demain ?

— Citoyen, lui dis-je quand je vis qu'il s'agissait sérieusement d'un duel, quel que Français, je suis cependant à Paris sans famille et sans amis ; qu'un de ces messieurs veuille bien passer de mon côté et notre partie sera réglée.

— Ma proposition fut acceptée, et, sans ajouter un mot, nous crûmes le fer.

— Hélios ! me dit ce jeune homme, qui pour un motif en apparence frivole s'était hâté de provoquer un duel, savait à peine tenir l'épée ; j'

le blessai à la première passe ; et, tout en protestant que je garderais ma place à l'Opéra, je ne voulais pas aller plus avant.

— Monsieur, lui dis-je, je vous prie de croire que je suis fâché de ce qui vient d'arriver ; ce qui me console un peu, c'est que la blessure de votre ami est légère.

— Vous le pensez ? me répondit mon témoin, qui, peu familier avec ces sortes d'affaires, me parut tout troublé.

— Oui, monsieur.

— Il est fort singulier, votre ami Bernard ; s'il se fait une habitude de rencontres pareilles à celle de ce matin, je ne lui donne pas six mois de vie.

— Pourquoi cela, monsieur ?

— Parce qu'il me parait aussi querelleur que mal habile à manier l'épée : il m'a provoqué hier soir de la manière la plus inattendue et la plus ridicule.

— Ridicule ! s'écria mon témoin ; hélas ! il s'agit de sa vie, il s'agit de son bonheur.

— Comment, monsieur ! dis-je à mon tour, la vie de M. Bernard dépend de la place que j'occupe à l'Opéra ?

— Expliquez-vous de grâce ; j'ai eu quelque raison pour ne rien lui demander à lui-même, mais je serai ravi de savoir le fond de tout ceci.

— Et vous le savez bien, répliqua l'ami de M. Bernard.

— Moi ! Je veux mourir si je m'en doute.

MARIE AYGARD.

(A continuer.)

— Monsieur, lui dis-je, je vous prie de croire que je suis fâché de ce qui vient d'arriver ; ce qui me console un peu, c'est que la blessure de votre ami est légère.

— Vous le pensez ? me répondit mon témoin, qui, peu familier avec ces sortes d'affaires, me parut tout troublé.

— Oui, monsieur.

— Il est fort singulier, votre ami Bernard ; s'il se fait une habitude de rencontres pareilles à celle de ce matin, je ne lui donne pas six mois de vie.

— Pourquoi cela, monsieur ?

— Parce qu'il me parait aussi querelleur que mal habile à manier l'épée : il m'a provoqué hier soir de la manière la plus inattendue et la plus ridicule.

— Ridicule ! s'écria mon témoin ; hélas ! il s'agit de sa vie, il s'agit de son bonheur.

— Comment, monsieur ! dis-je à mon tour, la vie de M. Bernard dépend de la place que j'occupe à l'Opéra ?

— Expliquez-vous de grâce ; j'ai eu quelque raison pour ne rien lui demander à lui-même, mais je serai ravi de savoir le fond de tout ceci.

— Et vous le savez bien, répliqua l'ami de M. Bernard.

— Moi ! Je veux mourir si je m'en doute.

MARIE AYGARD.

(A continuer.)

LE CATHOLICISME DANS L'ORÉGON.

La convention conclue dernièrement entre l'Angleterre et les Etats-Unis a résolu pacifiquement la question politique de l'Orégon ; maintenant surgit la question religieuse, entre le catholicisme et le protestantisme.

Le territoire de l'Orégon, tant américain qu'anglais, est cette importante partie de l'Amérique septentrionale, située au-delà des Montagnes-Rocheuses, entre le 42° et le 54° 40 parallèles.

Le caractère des peuplades qui couvrent l'Orégon est loin d'être partout le même. Les sauvages des bords de l'Océan, surtout en gagnant le nord, paraissent, en général, beaucoup plus farouches et plus barbares que ceux de l'intérieur.

On compte vingt-cinq ou trente idiomes différents. On dirait que c'est là qu'on lie la confusion des langues, et qu'étaient la tour de Babel. Les progrès de l'évangile en souffrent considérablement, et cette diversité de dialectes n'est pas un des obstacles qui causent le moins de peine et de souci aux missionnaires.

Il nous est impossible d'esquisser les mœurs et les coutumes de chaque tribu dans cette courte analyse, et nous devons souvent attribuer comme naturel aux indigènes en général, ce qui n'est ordinaire que chez quelques peuplades. C'est ainsi que nous disons que les sauvages de l'intérieur sont d'un caractère doux, aimable, officieux et social.